

Oorkonden en Mededelingen

LE JOURNAL DE GUERRE DU
SOUS-LIEUTENANT D'ADMINISTRATION
JEAN-PIERRE KAYSER

(Impressions notées au jour le jour - Année 1918)

Introduction

Jean-Pierre Kayser naquit à Metz (France), le 22 janvier 1879, de parents luxembourgeois. violemment attiré par la vie militaire, il interrompit les études qu'il poursuivait - en langue allemande - au collège Saint-Vincent de Metz et, à peine âgé de 16 ans, entra à l'école régimentaire de Bouillon, que dirigeait un sien cousin.

Bien que la combinaison des nationalités et des statuts territoriaux lui offrit la possibilité de rallier les troupes grand-ducales, allemandes ou françaises, ce fut dans l'armée du pays qui l'avait accueilli qu'il choisit de faire carrière.

Devenu belge par la voie de la petite naturalisation, Jean-Pierre Kayser fut admis dans l'armée le 2 avril 1898.

Sous-officier au 10ème de ligne d'abord, il fut reçu ensuite à l'examen d'officier d'administration, trois jours avant la déclaration de guerre.

Versé à la 3ème Division d'Armée, son grade tout neuf lui valut de s'occuper d'un service d'intendance et ce, jusqu'au 8 novembre 1916, date à laquelle il passa à la colonne d'ambulance de la 2ème Division d'Armée.

Le 1er octobre 1917, il est affecté à la colonne d'ambulance de la 5ème Division d'Armée.

La guerre terminée, Jean-Pierre Kayser, promu lieutenant puis capitaine, remplit les fonctions d'administrateur de l'hôpital militaire de Rheinberg d'abord, d'Aix-la-Chapelle ensuite, en Allemagne occupée.

Admis à la retraite en 1929, avec le grade de commandant, il s'établit à Villers-la-Ville, et consacra les trop brèves années qu'il lui restait à vivre à la promotion du tourisme en Belgique et à l'étude des choses du passé.

Jean-Pierre Kayser mourut à Villers-la-Ville le 8 juin 1938. Gagé sur le front de l'Yser, il paya de sa vie un tribut

différé à la Grande Guerre et ce, peu de mois, avant que le souvenir de ces années terribles ne fût définitivement oblitéré par les préliminaires d'un conflit plus vaste et plus meurtrier encore.

Quelque temps avant sa mort, il avait rouvert le carnet à couverture beige, dans lequel il avait consigné des notes qui, bien que sèches parfois à force de concision, ne traduisaient pas moins l'angoissante quotidienneté de la dernière année de guerre.

Ce témoignage jugé par lui insuffisant, Jean-Pierre Kayser entreprit alors de le doter d'un texte de préface, qui, rédigé à l'aide de notes éparses, résumait en quelque sorte ses activités pendant la durée des hostilités — depuis la mobilisation jusqu'à la fin de 1917, le journal se limitant à la seule année 1918 —.

Grâce à l'obligeance de mon père, Monsieur Jules Kayser, qui conserva les documents paternels, il m'est possible aujourd'hui de les éditer.

C'est l'unique hommage personnel que je puis rendre à la mémoire de mon aïeul, qui, par la somme des livres et des beaux objets acquis au cours de sa vie, par l'ébauche de recherches historiques et — qui sait ? — par quelqu'obscur filon héréditaire, fut l'artisan partiel mais certain de ma vocation d'historienne.

L'édition du journal ne manquerait pas d'être incomplète, si de larges extraits du texte de préface, cité plus haut, ne figureraient pas ici à titre d'introduction.

Ce texte, bien que rédigé «a posteriori» constitue moins une description des événements vécus par son auteur qu'une analyse des réactions qu'ils suscitèrent chez lui, notamment lors de la mobilisation, de même que lors de la prise de conscience de la situation conflictuelle.

Il nous livre l'homme face à la peur, à la déroute, à la guerre, ce qui, à mon sens, mieux qu'un «curriculum vitae», rend compte de son authentique personnalité.

Écrit de la même petite écriture régulière et fine que celle du journal, le texte en question couvre 14 pages recto et verso d'un carnet d'écolier.

Je le reproduis dans la rigueur de ses termes, mais néanmoins amputé des passages, qui, à l'exception des membres de la famille, n'offrent d'intérêt pour personne.

Texte du journal

La mobilisation

La mobilisation me surprend le 31 juillet 1914, à Bruxelles, où je me trouvais depuis quelques jours pour passer mon examen d'officier d'administration.

Déjà la veille, au Ministère de la Guerre, nous avions appris que de graves événements guettaient la Belgique.

... La mobilisation avait été proclamée dans la nuit et de toutes parts, je ne voyais que des soldats rappelés, qui se dirigeaient vers les gares pour rejoindre leurs dépôts.

Bruxelles était baigné par un beau soleil et l'animation grandissait à mesure que j'approchais du cœur de la ville et des ministères. Près de ceux-ci, la foule était grande et j'arrive dans le groupe des candidats qui m'annoncent que notre nomination est chose faite.

En compagnie de quelques camarades de Liège, nous prenons le chemin de la gare du Nord, où nous arrivons dans une véritable cohue de soldats entourés de parents, d'amis, de femmes et d'enfants. Nous prenons un train en partance pour Liège, lequel démarre à 9 heures 50. Lorsque nous sortons de l'agglomération bruxelloise, nos regards sont attirés aussitôt par les couleurs nationales qui flottent à tous les clochers.

... On se quitte à Liège, en se promettant tout ce qui nous passe par la tête et je continue ma route vers Chaudfontaine ¹.

... Le lendemain, samedi 1er août, je me rends de bonne heure à l'Intendance de Liège, puis, l'après-midi, au bureau de la compagnie d'administration de l'hôpital Saint-Laurent. Le désordre y est complet et je suis obligé de me retirer une heure plus tard sans avoir rien appris.

Je rentre à Chaudfontaine et en arrivant, je m'aperçois que la physionomie de notre petit village est bien modifiée. Une commission de remonte examine des chevaux rassemblés en très grand nombre; de nombreux troupeaux de bestiaux se suivent en direction de Liège et ce défilé dure toute la nuit pour continuer encore pendant la journée du dimanche.

Ce jour-là, comme la veille, je me rends encore au bureau de l'intendant, mais à part quelques petites correspondances urgentes, le travail n'est pas suivi et à tout instant, on l'interrompt pour échanger des propos sur les nouvelles qui surgissaient.

1. N. de l'Ed.: en juillet 1914, Jean-Pierre Kayser résidait avec sa femme et son fils dans ce village. Dans les premiers jours d'août, il installa sa famille à Liège.

L'après-midi, je reviens au bureau, où l'intendant nous communique, vers 3 heures, que la guerre est déclarée par l'Allemagne à la Belgique.

La guerre

Notre premier moment de stupeur passé, nous envisageons la nouvelle situation sous ses différents aspects, nous refusant toujours à croire que cette monstruosité soit possible.

... Lundi 3 août, je repars comme d'habitude au bureau, mais déjà les trains ne circulent plus sur la ligne de la Vesdre et je me rends à Liège en tramway. L'intendant a transféré ses bureaux à la boulangerie militaire. Un travail intense nous y attend et toute la journée se passe dans une fièvre considérable. Le soir enfin, je rentre à Chaudfontaine qui a repris un peu de son calme d'antan. Mais la nuit ne nous apporte que peu de repos car à tout moment, on est réveillé par des bruits d'explosion et des lueurs d'incendie. C'est qu'on est en train de faire sauter des parties de villages qui gênent le tir des forts et à incendier ce qui peut être détruit par le feu dans ce même but.

Le lendemain 4, cette vision se continue pendant que je me rendais comme d'habitude à Liège.

... Je prends le service de nuit au bureau et j'y reste jusqu'à 6 heures du matin, le 5 août.

L'après-midi de ce jour, je retourne au bureau mais il n'y a pas grand'chose à y faire, sinon contempler le spectacle si nouveau des obus qui éclatent dans le lointain, vers Visé. Vers 16 heures, un avion allemand passe très bas au-dessus de la ville, mais personne ne songe à l'inquiéter et il peut remplir sa mission dans la plus entière sécurité.

...Le lendemain 6 août, j'avais repris mon service à la boulangerie, où régnait une confusion extraordinaire; vers 9 heures, le feu ayant été mis au magasin de fourrages, qui en était voisin, ordre nous est donné de nous replier sur la Citadelle.

... En ville, l'encombrement est indescriptible et il n'y a que dans la rue Pierreuse — habituellement très mouvementée — que je trouve un calme quasi sépulcral. Quelques soldats épars montaient cette rue en même temps que moi, lorsque tout à coup, j'entendis crier: «Voilà les Allemands!». Et eux de vouloir aussitôt se précipiter vers le bas de la ville. J'eus tôt fait de m'apercevoir que c'était un détachement de prisonniers et de crier aux nôtres qu'il n'y avait nul danger.

... J'entre à la Citadelle, qui peu à peu se vide. Mais vers 11 heures, une formidable décharge d'obus arrive et un éclat vient tomber à quelques centimètres de moi. Je me mets à l'abri dans le couloir d'entrée et attends que le tir cesse. Je me risque ensuite à sortir vers la rue de Campine et j'y rencontre mon intendant. Nous nous dirigeons ensemble vers la Citadelle avec quelques voitures vides, que nous avons arrêtées au passage et que nous allions charger avec les vivres déposées à la Citadelle.

Nous allions nous éloigner vers 14 heures, lorsqu'un nouveau bombardement nous a contraints à nous retirer sous une voûte. Les obus tombent drûs sur la Citadelle, qui semble être devenue le point de mire des Allemands. Vers 20 heures enfin, nous pouvons sortir, le tir ralentissant de plus en plus. Alors commence un véritable calvaire. A toutes les issues de la ville, nous tombons sur des patrouilles de cavalerie qui voltigent sur les routes, les chemins et dans les champs. Vers 2 heures du matin, jugeant toute fuite impossible et en attendant qu'il fasse jour, nous rentrons en ville pour nous restaurer et, si possible, trouver des vêtements civils, qui nous permettraient de rejoindre les nôtres. Hélas, ce jour du 7 août, les Allemands pénètrent en grand nombre dans les rues et il me faut attendre le 9 septembre pour pouvoir quitter Liège.

... A cette date, je parviens à me faire admettre sur le bateau faisant le service de Liège à Maastricht. Je savais qu'Anvers était encore libre de toute menace trop prochaine et je pensais y arriver avant que la ville ne fût investie.

... Sur le bateau, il y a beaucoup de passagers qui ne me paraissent pas rassurants du tout, notamment deux individus qui portent indiscutablement la marque «made in Germany». Ils ont pris place sur le point le plus élevé du navire et de là, promènent des regards scrutateurs sur tous les passagers. Ne me sentant pas à mon aise et la pluie commençant à tomber, j'en profite pour passer du bateau sur l'allège qu'il traîne à sa remorque et là, je me faufile sous une bâche protectrice.

Enfin, les deux individus descendent du bateau près de Visé et je vois l'un d'eux remettre un journal à une sentinelle allemande et lui dire quelques mots. Je ne m'étais pas trompé; c'étaient bien des fonctionnaires occultes de l'armée d'invasion !

... A Maastricht, nous débarquons par une nuit noire et pluvieuse.

... Le lendemain, à 8 heures, je prends le train qui me dépose deux heures plus tard à Venlo. J'ai 5 heures d'arrêt et j'en profite pour visiter la ville. J'arrive à Roosendaal à 21 heures par une pluie diluvienne et après une demie-heure de recherches, je finis par trouver

une très modeste auberge, où je passe la nuit. Le lendemain, 11 septembre, je suis debout à 6 heures et après un frugal déjeuner, je me hâte vers la gare pour prendre le train d'Essen, qui part vers 7 heures. Au moment où je pénètre sur le quai, le train part, me laissant là, ainsi que quelques voyageurs, venus également trop tard.

Ce train étant le seul de la journée, je me décide à me rendre à pied à la frontière, qui est distante d'une quinzaine de kilomètres. Je m'enquiers de la route à suivre et j'ai immédiatement des compagnons de voyage.

Vers 10 heures 30, nous arrivons à la frontière. Elle est gardée par un poste de cavalerie hollandaise, mais, oh stupeur, côté belge, il n'y a qu'un poteau «Droits de l'Etat»! Pas le moindre uniforme belge n'est visible et pendant ...! Sommes-nous en guerre, oui ou non ?

Nous faisons quelques centaines de pas et nous arrivons dans le village. Je m'informe où se trouve la gendarmerie et un indigène me répond que nous trouverons des gendarmes à la gare. Effectivement, nous en rencontrons quelques uns et l'un d'eux nous indique qu'un train part vers midi, mais que nous devons descendre à Kalmthout pour nous présenter au commandant de secteur. A Kalmthout, on nous délivre une feuille de route et nous continuons sur Anvers où nous débarquons à 15 heures. Je me rends aussitôt dans les bureaux de l'intendant en chef de l'armée et j'y apprendis officiellement ma nomination au grade de sous-lieutenant d'administration.

... Partout en ville, il n'est question que des méfaits que le Zeppelin, venu la veille, avait commis par son bombardement. Les frais que m'avait occasionné mon voyage avaient réduit ma bourse à 5 francs et je me demandais anxieusement comment j'allais subvenir à mes besoins jusqu'au lundi puisque le lendemain, un dimanche, il me serait impossible de me faire payer à la banque, le montant de mes arriérés de solde.

Heureusement dans la soirée, j'ai la chance de rencontrer Monsieur Dehuy, mon intendant, qui se doutant de mon impécuniosité, m'offre une avance de 200 francs. J'en profite pour aller commander une tenue de campagne et m'acheter un minimum d'équipement indispensable.

Le mercredi suivant, me trouvant pourvu de tout le nécessaire, je me rends à Duffel au quartier général de la 3 D. A. pour me faire porter présent et je rejoins la colonne de vivres de réserve pour laquelle je suis désigné et qui cantonne à Kontich. Les jours suivants sont consacrés à mon initiation à ce service et une dizaine de jours après mon arrivée, ma colonne se transporte à Waarloos, où nous arrivons un samedi soir.

Le lendemain, dimanche, nous sommes témoins du bombardement du fort de Walem et dans la nuit, nous décampons pour retourner à Kontich. Les Allemands ont dû faire des progrès car pendant toute la nuit, nous avons assisté à un feu considérable qui se rapprochait de plus en plus de l'enceinte d'Anvers.

Le 30 septembre 1914, la colonne reçoit pour cantonnement le village d'Aartselaar, où elle arrive vers 22 heures, mais elle est obligée de s'en aller avant l'aube, car le village est bombardé. Elle est alors envoyée à Kruike et y cantonne jusqu'au soir du 1er octobre. A 23 heures, elle reçoit l'ordre de décamper et d'aller à Nieuwkerken-Waas.

Dans ce village, elle reste 4 jours et ensuite, le 5 ou le 6 octobre, elle part pour Saint-Nicolas où elle reste parquée sur la Grand' place jusqu'à 18 heures.

A cette heure, elle se met en marche et atteint Eksaarde vers minuit. Nous y logeons et à 5 heures, le lendemain, nous partons pour Terdonk où nous arrivons vers 15 heures.

Le temps presse et à 20 heures, nous filons vers Sleidinge, par une nuit noire et sans carte. Nous y arrivons vers 3 heures du matin mais, à midi, il faut de nouveau se mettre en route pour Eeklo. Chemin faisant, nous avons l'ordre de nous rendre à Ursel, où nous arrivons à 7 heures du soir, le 9 octobre.

Le lendemain, 10 octobre, nous en partons à 6 heures du matin, passons par Knesselare et Ostkamp pour aller cantonner à Artrijke. En route, nous croisons le 10ème hussards anglais qui se dirige vers Ruddervoorde. Il venait d'arriver du Natal et avait été débarqué à Ostende.

Le 11 octobre, un dimanche, nous partons à 5 heures du matin d'Artrijke pour aller cantonner à Leffinge, mais en cours de route, on nous indique successivement Wilskerke, Nieuwpoort et Adinkerke pour cantonnement. Ce dernier village est atteint en passant par Furnes à 10 heures du soir, au milieu d'une cohue de fuyards civils.

Le 12 octobre, la colonne reçoit l'ordre de se rendre à Nieuwpoort; nous y cantonnons une nuit et le lendemain, nous retournons à Adinkerke après avoir essuyé quelques obus autour de la gare de Nieuwpoort. Les populations fuient toujours et les routes sont tellement encombrées qu'on avance qu'avec infiniment de peine. Nous avons été témoins de scènes vraiment déchirantes et qui défient toute description.

Du 12 au 16, nous restons à Adinkerke et pendant tout ce temps, le flot des fuyards ne ralentit pas.

Le 17 octobre, nous nous mettons en route pour Hondshoote en passant par Houtem. Pendant ce temps, la bataille fait rage sur

l'Yser et les renseignements qui nous parviennent, ne sont guère rassurants.

Le 23 octobre, nous quittons Hondschoote pour Warhem, où nous restons jusqu'au 25. Mais ce jour-là, à 9 heures du matin, nous nous mettons en route pour Brouckerque, où nous arrivons vers 4 heures du soir. Il paraît que cela va très mal et que la retraite s'accroît. Le pays est inondé pour empêcher les Allemands d'avancer.

Notre séjour se prolongeant à Brouckerque, l'espoir renaît et la confiance, également. Nous restons là jusqu'au 7 novembre, environ.

De Brouckerque, nous allons cantonner à Rosendael, un faubourg de Dunkerque, à la fabrique de pierres artificielles. Nous y demeurons jusque vers le 23 novembre et la colonne va alors cantonner à Tétéghem.

... La colonne reste cantonnée à Tétéghem jusqu'au 29 janvier 1915. Entre-temps, j'ai eu à essayer plusieurs fois les bombardements aériens de Dunkerque et environs. L'un d'entre eux, le 28 décembre 1914, avait failli m'être fatal, n'ayant eu que le temps de me réfugier sous le porche de l'église de Rosendael au moment précis où une bombe vint s'abattre à 5 mètres de moi. Le 29 janvier donc, la colonne va cantonner à Bulskamp où elle reste jusqu'au 8 novembre 1916, date à laquelle je suis désigné pour passer à la colonne d'ambulance de la 2 D. A.

Je rejoins le lendemain mon nouveau service, qui est cantonné à Hoogstade-Linde et j'y reste jusqu'au 17 janvier 1917. Ce jour-là, la colonne d'ambulance va s'installer à Bray-Dunes et y séjourne jusqu'au 21 février.

A cette date, elle se dirige sur Alveringem et y cantonne jusqu'au 1er juillet 1917, puis se rend à Adinkerke.

Le 18 juillet, un obus de 28 s'abat à cent mètres à peine de l'infirmerie sans causer plus de dommage qu'un trou d'une profondeur considérable dans un champ de blé. Cette fois encore, j'en suis quitte pour une bonne émotion !

Le 21 juillet 1917, nous retournons à Alveringem et le 12 septembre suivant, je passe à la colonne d'ambulance de la 5 D.A., qui est alors cantonnée à Bourbourg. C'est là que je puis occuper pour la première fois depuis mon départ de Kontich, un logement confortable. Mais ce bonheur ne dure que huit jours et je suis obligé d'aller loger dans une ferme à proximité de mon parc à voitures, à environ 5 kilomètres de la ville. J'y occupe un trou peu éclairé et fort humide, mais le lit est assez bon.

... Le 15 novembre 1917, la colonne part pour Alveringem où elle cantonne jusqu'au 24 mars 1918. Pendant les derniers jours à Alve-

ringem, le séjour est devenu très critique car les Allemands bombardent jour et nuit, à intervalles très irréguliers, toute la région arrière du front et les obus passent en sifflant au-dessus de l'infirmierie.

A N N E E 1 9 1 8 2

Du 1er janvier au 28 février, le temps est presque toujours fort brumeux et pluvieux. Les opérations sont nulles et la vie au cantonnement d'Alveringem³ n'offre rien de saillant. Par-ci, par-là, une journée un peu plus sereine nous vaut l'incursion d'un avion ennemi. Celui-ci ne prolonge pas sa visite car le tir bien nourri de nos canons l'oblige à filer au plus tôt. Je suis rentré de congé le 2 janvier.

A partir du 1er mars jusqu'au 18, le temps s'est mis au beau et la température est devenue assez tiède. Il y a cependant toujours une légère brume qui flotte à la surface du sol. Le vent se maintient à l'est et au sud-est, ce qui nous vaut deux ou trois alertes aux gaz. L'aviation est peu active de part et d'autre. Rien d'autre de particulier.

18 mars. Depuis le matin jusqu'à 20 heures, l'ennemi bombarde avec intermittences les cantonnements et les carrefours. Fortem a encaissé quelques 20 ou 30 obus, de même que le voisinage du Q.G. On ne signale pas de dégâts ni de victimes. Le même jour, l'ennemi a aussi bombardé la plupart des villages du front: La Panne, Adinkerke, Furnes, Steenkerke, Houtem, Hoogstade, etc...

19 mars. Il pleut dès 7 heures et la brume traîne sur le sol. Matinée calme jusque vers 15 heures; l'ennemi recommence de nouveau son bombardement de la zone arrière, comme la veille. Le tir cesse vers 18 heures; il avait été dirigé vers Furnes et Adinkerke. Rien sur Alveringem. Les journaux ne signalent rien d'important si ce n'est que les rapports entre l'Angleterre et la Hollande semblent se tendre.

20 mars. Matinée brumeuse et calme. Vers 13 heures, la brume se dissipe un peu et un beau soleil luit. Notre aviation devient aussitôt très active. Vers 16 heures, les pièces ennemies à longue portée bombardent violemment dans la direction de Furnes, La Panne, Adinkerke et Avekapelle. Du plus gros calibre est envoyé vers Houtem et peut-être plus loin. La nuit tombe et il fait un premier quartier extrêmement clair. Aviation ennemie nocturne très considé-

2. N. de l'Ed.: le présent journal occupe 7 pages recto et verso d'un carnet d'écolier de format in 8°. L'écriture en est fine et soignée. Les dates sont indiquées dans une marge tracée à la plume.

3. N. de l'Ed.: les noms de lieux ont été restitués dans leur orthographe actuelle.

nable. Nulle bombe cependant sur les cantonnements du voisinage. Le tir à longue portée cesse vers 20 heures 30'.

21 mars. Matinée très vaporeuse avec un beau soleil durant toute la journée. Le tir à longue portée de l'ennemi reprend de très bonne heure. Fortem est bombardé par intermittences. Les plus gros calibres tirent toute la journée vers l'arrière. Un de nos trains blindés réplique mais faiblement. De minuit à 3 heures du matin, l'aviation ennemie bombarde beaucoup nos cantonnements, mais pas ceux d'Alveringem.

22 mars. Matinée très brumeuse; un beau soleil à partir de 11 heures. Le tir à longue portée de l'ennemi commence vers cette heure et vise surtout Adinkerke, Furnes et La Panne. Vers 15 heures 30', l'A.L.V.F. ⁴ du Nieuwe Herberg riposte à l'ennemi, mais celui-ci a tôt fait de la réduire au silence. La lutte est d'ailleurs inégale (4 ou 6 pièces ennemies contre 2 des nôtres). Le tir des Allemands manque cependant de précision et la plupart des coups tombent au-delà, surtout vers Izenberge. Vers 19 heures, un formidable brouillard s'élève en l'espace de 2 à 3 minutes. Les Allemands continuent à bombarder Furnes, Adinkerke et Fortem toute la nuit. Les détonations sont fantastiques par l'amplitude que donne le brouillard au son.

23 mars. Matinée vaporeuse et calme à Alveringem. L'après-midi, les pièces à longue portée allemandes bombardent vers Furnes, Adinkerke et Elzentap. Tir moins nourri que les jours précédents. A 14 heures, je me rends à Hondshoote pour procéder aux préliminaires de l'installation. Le restant de la journée n'a rien de particulier.

24 mars. La colonne d'ambulance fait mouvement d'Alveringem à Hondshoote, où elle arrive à 10 heures 30'. Belle journée et tout paraît calme, car on n'entend rien du front. A 17 heures, l'installation est terminée.

25 mars. Journée couverte et froide. Les journaux annoncent qu'une pièce ennemie bombarde Paris de 20 en 20 minutes à la distance de 120 kms. L'offensive allemande pèse de tout son poids sur le front anglais qui fléchit légèrement par endroits. L'optimisme est cependant la note dominante. A 21 heures, je file en permission en vélo jusqu'à Calais.

Du 26 mars au 8 avril. [En permission.] ⁵

Du 9 avril au 9 mai. Rien de particulier.

4. A.L.V.F.: artillerie lourde sur voie ferrée.

5. N. de l'Ed.: au cours de cette permission, J.-P. Kayser rejoignit sa famille, qui résidait alors à Faremoutiers (Seine et Marne).

9 mai. Nous quittons Hondschoote pour nous rendre dans le secteur de Merkem. Cantonnement de la C.A. 6 à Westvleteren.

Du 9 au 26 mai. Rien de particulier.

27 mai. Aujourd'hui, "ennemi tire à longue portée sur les cantonnements et l'on entend les gros obus siffler dans toutes les directions. Ce tir ne fait cependant aucun mal car tous les projectiles tombent dans la terre molle.

28 mai. Le tir à longue portée continue pendant la matinée et ne fait pas plus de mal que la veille. Il est probable que ce tir est motivé par le déclenchement de la grande offensive allemande qui vient de se produire et qu'on attendait depuis quelque temps.

29 mai. Tir à longue portée par intermittences sur nos cantonnements.

30, 31 mai et 1er juin. Idem.

2 juin. Le tir n'a repris que dans la soirée et cesse vers 19 heures.

3 juin. Calme.

4 juin. Calme. J'apprends que le cantonnement d'Alveringem a été copieusement arrosé pendant la période où l'ennemi tirait à longue portée.

Du 5 au 30 juin. Calme presque complet.

1er juillet. Je suis réveillé vers 4 heures 30' par des explosions très proches. Je me lève et je sors pour m'assurer de ce qui est. L'ennemi tire du 170 de Marine sur le carrefour Westvleteren-Eikhoek-Krombeke. Il y avait un assez fort mouvement de ravitaillement pendant la nuit et c'est probablement ce qui a motivé ce tir. Après le huitième projectile, le tir cesse et le calme renaît. Un obus n'est tombé qu'à deux cents mètres de ma chambre.

Du 2 au 6 juillet. Calme complet et nuits tranquilles.

7 juillet. Excursion avec Philippot à Wormhoudt-Herzelee.

Du 7 au 17 juillet. Calme complet, nuits peu agitées.

18 juillet. La colonne d'ambulance quitte Westvleteren pour aller installer une infirmerie à Roesbrugge et je vais loger à Oost-Cappel.

19 juillet. Nous quittons Roesbrugge pour Rexpoëde.

Du 19 au 30 juillet. Cantonnés à Rexpoëde dans la prairie du château. C'est le meilleur cantonnement que j'ai eu depuis le début de la guerre. Pendant mon séjour à Rexpoëde j'ai revu mon excellent camarade Balon, qui commande la 4ème escadrille d'aviateurs à Hondschoote et j'ai eu le plaisir de dîner chez lui.

30 juillet. Nous quittons Rexpoëde pour Coxyde où nous installons notre cantonnement dans les baraques situées à gauche sur la route de Coxyde - Village à Coxyde - Bains. La C.A. 5^e D.A. devient Amb. / 11 D.I.

Du 30 juillet u 10 août. Calme, nuits assez tranquilles.

11 août. Les pièces anglaises à longue portée de Coxyde-Bains ayant tiré sur une batterie de Slype, l'ennemi, après une vive riposte, nous envoie un obus à cent pas de notre baraque, comme point final à la conversation. Pas de victimes et pas de dégâts.

Du 12 août au septembre. Calme à peu près complet.

20 septembre. Je pars en congé au matin, à 5 heures.

Du 20 septembre au 1er octobre. [En permission.]

1er octobre. Je rentre de congé et je rejoins, après une nuit pénible de marche et de déboires, ma colonne qui est au Zuidhuis et où je la trouve à 3 heures du matin, le 2 octobre.

2 octobre. Je fais mouvement à 4 heures du matin pour aller cantonner dans du pays fraîchement reconquis à Broodseinde, à 4 kms de Moorslede. Journée brumeuse.

3 octobre. Vu des cadavres de soldats et de chevaux éparpillés un peu partout dans un pays ressemblant à une écumoire. Il n'y a pas 5 mètres carrés de terrain qui soient indemnes de trous d'obus. Quelques projectiles dans le voisinage faisant quelques tués et des blessés.

4 octobre. Journée brumeuse pendant la plus grande partie. Vers le soir, temps clair. Reçus deux projectiles à cents mètres, mais ils n'éclatent pas. De sérieux renforts d'artillerie anglaise et française arrivent continuellement. Marmitage ⁷ intermittent dans les alentours. Enterré 17 cadavres belges et allemands. Vers 11 heures du soir, un avion ennemi jette six bombes dans le voisinage; pas de victimes. Nuit tranquille ensuite.

5 octobre. Passage continu d'artillerie française et anglaise vers l'avant. Moins de marmitage que la veille. Vers midi, un avion ennemi volant très bas, mitraille les bivouacs à côté du poste de l'infirmerie; pas de victimes. Vers 2 heures, il commence à pleuvoir; journée calme ensuite.

6 octobre. Journée assez tranquille. L'Allemand tire par intermittences et toute la journée à longue portée vers Passendale. La nuit claire, quoique sans lune, nous vaut un copieux arrosage en bombes et en mitraille, sans grand dommage d'ailleurs.

7 octobre. Comme le jour précédent.

8 octobre. Journée brumeuse, tranquillité plus grande.

9 octobre. Rien de particulier.

10 octobre. Rien de particulier, si ce n'est vers 16 heures: deux avions allemands arrivent à toute vitesse sur nos ballons captifs, dont

6. C.A.: Colonne d'Ambulance.

7. N. de l'Ed.: terme synonyme de bombardement.

ils en incendient trois tout autour de l'ambulance. Pris en chasse aussitôt par l'aviation alliée, ils sont abattus tous deux avant de pouvoir regagner leurs lignes.

11 octobre. Journée calme. A 15 heures, l'ambulance quitte Broodseinde pour aller au repos à Wulveringem, où elle cantonne à la ferme Rolly. Passé par Ypres, aspect épouvantable. Tout le long de la route, ce n'est qu'une colonne ininterrompue d'infanterie et d'artillerie montant vers les positions. Cela nous promet une bataille de la plus grande envergure. Quand ? Bientôt, pour sûr !

12 octobre. Journée très calme. Il pleut.

13 octobre. Idem.

14 octobre. Deuxième grande attaque sur le front Roulers-Menin. Aux dernières nouvelles, tout marche à souhait. Journée très calme pour nous, au cantonnement.

15 octobre. Journée brumeuse et calme. Le succès de la veille se confirme et la progression continue dans la direction de Torhout. Vu beaucoup de prisonniers allemands.

16 octobre. Journée brumeuse. Passage fréquent de prisonniers. A 23 heures, nous quittons Wulveringem pour nous rendre à Grognie devant Dixmude.

17 octobre. Nous marchons depuis la veille et nous arrivons au passage de l'Yser vers 11 heures. Nous franchissons la position près de Nieuwkapelle. Vu Nieuwkapelle dans un état lamentable; des tranchées sont creusées dans le cimetière. Nous passons ensuite à Woumen, après avoir fait un trajet de deux kms sur un chemin de madriers. Woumen est dans le même état que Nieuwkapelle. De Woumen, nous nous dirigeons sur Esen, où nous arrivons vers 15 heures. La lenteur de la progression est désespérante. Le charroi couvre des kms et des kms de route. Esen n'est pas mieux que les deux premiers villages. Là, nous apprenons que l'ennemi est en retraite accélérée et qu'il a dépassé Ichtegem. Une heure après, nous recevons l'ordre d'aller cantonner à Gistel. Nous continuons par Vlad slo (tout ruiné) et arrivons à Gistel vers 17 heures 30'. L'enthousiasme est grand partout et on nous fête par toutes sortes de démonstrations amicales; cependant nous allons cantonner à Zevekote, près de Gistel, où nous arrivons vers 22 heures dans un état de harcèlement complet. Excellente réception chez les sœurs du couvent.

18 octobre. Nous partons à 7 heures pour aller cantonner au château de Waarbrugge, au-delà de Gistel. Malgré l'occupation de l'ennemi, le château est encore en excellent état.

19 octobre. Nous quittons le château pour aller à Bekegem, où nous arrivons vers 10 heures. Partout de l'enthousiasme. Nous cantonnons au couvent.

20 octobre. Dimanche. L'unique clochette de l'église ne cesse de lancer à toute volée ses tintements un peu enroués pour célébrer la victoire. Le brave curé fait un sermon superbe de patriotisme et de loyalisme. Le village tout entier assiste à l'office et semble profondément touché des paroles de son pasteur. A 11 heures 30', nous recevons l'ordre de nous rendre à Waarschoot. Nous passons successivement par Snellegem, Zedelgem, Varsenare et Sint-Andries. Nulle part de traces de dévastation. Vers 14 heures 30', nous pénétrons à Bruges où une foule endimanchée ne cesse d'acclamer tout militaire belge. C'est un délire indescriptible. Nous sommes invités par de braves bourgeois qui nous offrent ce qui représente du café et nous les quittons vers 16 heures, les laissant fort attristés de ce que nous ne puissions accepter leur invitation à coucher chez eux. Il commence à pleuvoir et la pluie ne nous laisse pas de répit jusqu'à Oedelem, où nous arrivons crottés et trempés. Nous couchons à Oedelem tandis que l'ambulance suit son itinéraire jusqu'au delà d'Ursel, où elle tombe entre les deux artilleries, ce qui faillit lui être fatal.

21 octobre. L'ambulance revient à Oedelem et en repart vers 13 heures à destination de Kleit. Là, l'encombrement est formidable et il n'est pas possible de déplier les bagages. On couche tant bien que mal au couvent, chez les bonnes sœurs, qui sont débordées de besogne et de monde à héberger. Ce matin, nos soldats ont fortement malmené trois jeunes filles que la rumeur publique accusait d'avoir eu des relations coupables avec l'ennemi.

22 octobre. A 10 heures, nous recevons l'avis que la division est relevée et l'après-midi nous allons par Oedelem à Assebroek, où nous cantonnons à l'école des sœurs.

Du 23 au 29 octobre. Rien de particulier.

29 octobre. Nous quittons Assebroek pour aller cantonner à Oedelem (Den Hoorn).

30 octobre. Nous quittons Oedelem pour aller cantonner au Princeveld (Ursel), où nous couchons dans une étable à porcs.

31 octobre. Commencement à 5 heures 30' du bombardement des positions du canal de Schipdonk. Me trouvant à ce moment au Krui-puit, j'échappe heureusement à la contre-batterie, en retournant au Princeveld. Les routes sont repérées et battues par du 150 peu après notre passage. Calme pendant le restant de la journée, mais grande affluence de blessés.

1er novembre. Calme.

2 novembre. Reprise de l'attaque à 15 heures 30'. Cette fois, il y a peu de pertes.

3 novembre. Nous quittons Princeveld à 7 heures et nous passons

par Oostwinkel (assez amoché). Nous traversons le canal vers 11 heures et arrivons à Waarschoot où nous cantonnons.

4 et 5 novembre. Calme.

6 novembre. Nous quittons Waarschoot pour Sleidinge. Rien de particulier.

Du 7 au 10 novembre. Calme.

11 novembre. Armistice à 11 heures. Modeste nouba.